

## **La bise**

Elle est si présente des jours et des jours, et en n'importe quelle saison, qu'elle mérite sa place ici. Sujet important. Il faut l'affronter. Autrefois avec ces maisons peu isolées, prises toutes entières dans cette sarabande infernale qui arrivait même à refroidir les écuries. Celles-ci certes protégeaient un peu les logements qui se trouvaient en général à vent, mais pour les autres maisons, de construction plus récente en général, rien ne permettait d'en atténuer la violence. Elle se glissait sous le châssis des fenêtres, sous les portes, elle vous glaçait les sangs. A tel point qu'il ne vous restait plus qu'à rester à la cuisine et à vous tenir près de la cuisinière où vous remettiez une bûche de temps à autre. Car pas question de laisser s'éteindre le feu. Celui-ci était votre vie même, votre sauvegarde, en cet instant votre meilleur ami.

La bise prouvait la difficulté de vivre en ces montagnes quand elle se donnait à font, et qu'en plus de refroidir les maisons, l'hiver, elle vous comblait les routes et les chemins qu'il faudrait dégager une fois qu'elle se serait un peu calmée, cette grande maudite.

Un texte d'autrefois tente de mieux la cerner.

## **La bise**

*- Je sens que je m'en vais, Emma. Dis-moi, quel temps fait-il dehors ?*

*C'était un autre jour de grande bise, avec de la neige qui se collait contre les façades exposées de ce quartier du village si mal situé. La bise se coulait sous les fenêtres qui joignaient mal. Elle vous glaçait les sangs, car impossible désormais de se chauffer et même qu'on bourrait à mort les fourneaux. La bise glacée était la plus forte, que l'on ne retenait pas, même en mettant des tissus sous les fenêtres pour tenter de la museler, ou des polochons qu'on était allé chercher au galetas. De la glace se déposait contre les murs de la cuisine. Il y avait longtemps que l'on n'avait plus vu ça, une bise pareille, depuis neuf jours qu'elle soufflait. Inutile de dire que les lacs étaient gelés. Et le froid était si vif, avec cette bise, que personne ne se risquait plus dehors, même avec un gros bonnet. Ca ne suffisait pas. On aurait eu les oreilles gelées, et puis le visage aussi, il aurait gelé. Alors on restait dans les maisons et c'est de là que l'on regardait les menées. La neige s'accumulait contre les maisons ou dans les ruelles, derrière les pare-neige, sur les routes, là où il y a des creux. On ne passait plus qu'avec peine d'un village à l'autre. Et au village, on ne voyait guère que les paysans sortir le fumier le matin et le soir, en fin de journée, qui fumait, déjà sur la brouette et puis sur le tas quand on l'avait déchargée. Et ces autres qui devaient mener des boîtes à vacherin. Ceux-là, ils allaient tant bien que mal, courbés, poussant des remorques, ou tirant des petits chars, emmitouflés des pieds à la tête, une grosse écharpe leur couvrant le visage.*

*On aurait presque été au paradis dans les maisons, dans la cuisine en particulier, si celle-ci avait pu se chauffer vraiment et malgré que l'on bourrait la cuisinière au maximum. La bise passait sous les fenêtres, cognait les carreaux, sifflait, mugissait, et l'on voyait de grandes vagues de neige, comme des frissons, courir sur le lac, en diagonale ou en travers, et nous venir contre. Et là-bas, à deux cents mètres, là où l'eau est libre, à cause de l'arrivée du canal souterrain, on voyait celle-ci fumer, avec, dans cet espèce de petit brouillard qui se formait, les oiseaux du lac, les foulques en particulier. Elles luttait et vivaient malgré la bise. On se demandait alors comment elles arrivaient à le faire avec des froids pareils. Elles auraient du crever.*



*Crever ? C'est plutôt lui, Alexandre, qui le faisait. Il était là, dans son lit. La chambre heureusement donnait à vent. Il y faisait certes très froid, mais on ne sentait pas les courants quand les portes étaient fermées. Il allait mourir. Il le savait. Il n'était pas vieux pourtant. Mais c'était d'époque, où l'on mourait sans être vieux, de tous les maux du monde, surtout de celui d'avoir trop travaillé. Il avait de la peine à souffler. Et c'est ça qui lui pesait le plus. Autrement il ne sentait plus son corps. Il devenait froid avant que d'être mort. Il avait encore l'esprit. Il pensait. Il pensait et puis il dormait. Et quand il pensait il faisait le tour de sa vie. Il se disait par exemple :*

- Mais alors, moi, qu'ai-je pris de la vie, je n'ai fait que travailler ? J'avais pas

*seize ans que je le faisais déjà. Et j'ai travaillé tous les jours de ma vie, sans presque m'arrêter. Et maintenant, voyez, je m'en vais, et même que c'est avant l'heure.*

*Au moins il aurait le repos, lui qui s'était tant fatigué. On ne le dérangerait plus. La vie ne l'appellerait plus sans cesse pour qu'il aille. Et elle avait été quoi, sa vie, puisque aujourd'hui il s'en allait ? Il la trouvait petite, la vie de l'homme, toute faite de travail pour que l'on puisse nouer les deux bouts. Et puis voilà, on met les voiles. On lève l'ancre tandis que les autres, ils vivent. Ces mêmes qui lui disaient autrefois:*

*- C'est pendant que tu vis que tu dois jouir de la vie, pas après, quand tu seras mort.*

*Des réflexions de la sorte, à l'époque, ça le faisait sourire. La mort, pour lui, elle n'existait pas, ou alors elle était loin devant, mais pas en lui. Il souriait. La mort, c'était pour les autres, pas pour lui qui était en pleine force de l'âge.*

*Et maintenant qu'il était là et qu'il allait mourir, il pensait qu'ils avaient raison, les autres. C'est quand on vit qu'il faut jouir, mieux qu'il faut savoir que l'on jouit. Ainsi quand il allait travailler par les Landes à épancher du fumier, il aurait du comprendre qu'alors ce qu'il vivait, c'était le meilleur de son existence. Qu'il n'y aurait jamais autre chose, surtout pas en mieux. Que ce qu'il accomplissait, c'était sa vie. Le fondement. L'essentiel. Tandis que parfois il aspirait à d'autres choses, à ne rien faire par exemple, ou à voyager. Il travaillait, et il aimait ça dans le fond, mais sans le savoir. Simplement il se persuadait qu'il aurait pu avoir un autre destin possible, plus beau, plus grand surtout. Et ce qu'il rêvait, cette autre vie, des fois ou même souvent, il la situait au-delà des montagnes, mais pas ici où les choses étaient trop connues. Comme usées, des fois, les choses. A force qu'on les vive. Du premier jour de l'année au dernier. Ainsi ce village, il le connaissait si bien, lui, et du premier de ses habitants au dernier, du doyen au bouèbe naît les jours d'avant, que c'en était presque trop. Il connaissait trop aussi ces liens qui lient les gens d'une même collectivité. C'était complexe, ce réseau, et pourtant il ne s'y trompait pas. Il savait les fils, les solides, les rompus, cet enchevêtrement d'amitiés diverses ou de haines et de répulsions tenaces, cette complexité si extraordinaire de la vie humaine et de ses infinies ramifications.*

*Et maintenant il était là, tout moindre, dans la chambre devant, qui se mourrait, devant ou derrière, c'est selon, devant parce du côté de l'entrée de la maison, derrière par rapport au levant qui se donnait sur la façade opposée. Et la bise, quand sa femme rentrait pour lui apporter à boire, il avait toujours soif depuis quelques jours, c'était mauvais signe, il l'entendait gémir, crier, siffler, buter contre la maison par grandes rafales et des fois elle se donnait si forte qu'il croyait qu'elle allait tout emporter, et lui avec, tant mieux, ainsi il ne verrait rien du prochain passage.*

*- Je suis maudit, maudit, j'ai pas vécu, j'ai fait que travailler, j'ai connu que le pain noir et pas le blanc, qu'il cracha dans un accès de révolte. Je suis maudit, maudit, qu'il cria même à sa femme, avec sa voix cassée et les yeux mouillés.*

*Alors il regrettait sa vie. Et pour la centième fois il en aurait voulu une autre, derrière lui, en guise de consolation, maintenant qu'il faut mourir. Plus grande. Plus belle. Mieux remplie. Il n'avait pas vu passer les journées, et désormais il était là qui agonisait. Sans grandes souffrances, heureusement, depuis quelques jours, juste cette peine à souffler. Et puis cette angoisse par moment quand il se rendait compte une nouvelle fois qu'il allait mourir. Des bouffées le noyaient. Il croyait perdre pied. C'est qu'il voulait vivre. Et puis non, surtout se reposer, avec ce grand corps vide et nu et sec sous ses habits, et prêt pour qu'on le mette en terre. Il n'y pensait pas.*



*- Je ne le verrai pas, ça sert à quoi que je l'imagine ? Ce sera pour moi comme pour tous les autres, je ne suis pas original. Mes prédécesseurs, ils sont partis avant moi, alors, pourquoi pas moi ?*

*Il aurait voulu que ce soit plus tard. On ne choisit pas. Alors il faut se laisser aller dans les bras de la mort qui vous emporte. Où irai-je, qu'il se disait ? Il ne savait pas. Il ne croyait pas. Dieu ne lui était d'aucun secours, Jésus, le reste, il n'y avait pas prêté attention, d'aucune manière. Il ne croyait qu'à la terre, lui, qu'aux choses solides. A la terre mais non pas à l'argent. Il n'en avait pas. Il ne courait pas après. La terre, ses champs, les forêts, un petit coin à la lisière, quelques buissons sur le plat, et les arbres solitaires aussi surtout, les beaux*

*feuillus qu'il regardait à chaque fois qu'il allait aux champs. Il les trouvait beaux. Il touchait le tronc, l'écorce. Il sentait en eux une vie qu'il tentait de comprendre. Il en était sûr, qu'il y avait une vie, une spiritualité en eux, tant ils étaient beaux et forts, rassurants. Mais beaux surtout, avec leurs grandes branches, et qui l'étaient tant qu'elles allaient même au-dessus du chemin. Il passait dessous, il levait la tête, il s'arrêtait pour regarder celui-là, puis il allait à d'autres. Et il était heureux près des arbres. Hélas, ici, dans sa chambre, il ne trouvait qu'une solitude poignante, presque affreuse, tandis que c'est sous un arbre qu'il aurait du s'endormir, assis sur un banc ou sur la mousse, le dos appuyé au tronc, qu'il puisse sentir cette pulsion lente qu'il comprenait. Et sa femme, qui était là, ça ne lui suffisait pas. Il aurait voulu le monde à ses côtés, il aurait voulu son enfance, ses jouets qu'il avait perdus, sa vie pleine et entière. Il aspirait à des choses infinies. Alors qu'il allait mourir. Mais charrette de bise, ne pourrait-elle donc pas arrêter, qu'elle me laisse un moment tranquille ?*

*Elle ne le faisait pas. On l'entendait nuit et jour. Elle se coulait dans la rue principale pour vous glacer les rares habitants du village, des Crettets surtout, qui y passaient. Et quand ceux-ci étaient entre deux maisons, ils recevaient parfois une bouffée si forte venue du lac, qu'ils perdaient presque l'équilibre. Quelles rafales ! Et quel pays ! C'est pas possible. On ne devrait pas l'habiter, le laisser seul, et puis nous autres les hommes, foutre le camp. On ne peut pas vivre, dans des pays pareils. C'est le Grand Nord, la Sibérie, l'épouvantable hiver qui te rend dur comme du bois, corps et âme, et qui ne te permet plus de voir les choses d'une manière bienveillante.*

*- Emma, disait-il de plus en plus souvent. Et elle était là qui le regardait, les yeux humides. Lui il ne pleurait plus. Il l'avait fait ces jours passés. Et puis maintenant il avait les yeux secs. A cause peut-être des médicaments qu'il prenait pour aider au passage, et qui l'assommaient. De guérir on n'en parle pas. Pas d'illusion. Il était usé. Il était cuit. On ne fait pas un vivant d'un déjà mort. Foutu, rendu. Plus qu'à passer. Les affaires en ordre avec sa femme et ses enfants. L'autre jour, quand il pouvait encore penser et que le notaire était venu, un bon gaillard qui vous reconforte, presque comme un pasteur. Ne l'était-il pas d'ailleurs un peu ? Oh ! cette bise, qu'il y a dehors. Alors il fermait les yeux, et il la voyait à nouveau courir sur la route et se glisser entre les maisons, la neige recouvrant les fumiers, les planches que l'on sert pour y monter les brouettes. Les vaches étaient bien à l'écurie. Et pourtant il faisait si froid dès que tu quittais leur chaud, que dans les fourragères, juste à côté, les conduites d'eau gelaient. On ne savait plus que faire. Alors on s'était résolu à conduire les vaches à la fontaine dont on avait cassé la glace à grands coups de hache et de pioche. Du jamais vu. Février 1956. Des arbres gelaient qui avaient presque bourgeonné en janvier tant il faisait doux. Et lui, il ne serait même pas là pour constater les dégâts au printemps ou pour voir au contraire combien, la vie, elle est forte. Il reposerait quelque part dans la terre, il ne voulait pas penser où. Et il ne serait même pas bien, puisqu'il ne serait plus. Et*

*que sa vie, sa pauvre vie de besogneux, ce serait alors exactement comme s'il ne l'avait jamais vécue.*



Le lac de Joux le 5 février 2012.